

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 27

Artikel: Petites connaissances pratiques
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188790>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Gandoisès.

Lè vouzi dzauno. On bravo luron, qu'avai éta dein 'na maison foranna et que n'avai pas usà son tiu-dè-tsaussès su lè bancs dè l'écoula, étai tant pou éduquà que ne compregnai pas pi bin adrà lo français. S'étai eingadzi po vòlet tsi on espèce dé monsu-pàysan qu'avai z'ao z'u éta pè Paris, et qu'avai soi-disant déperdu lo patois, kà dévezavè adé ein français à l'oto et mémameint ai vòlets et ai serveintès.

On dzo que dévessont allà terrà dâi truffès, lo maitrè avai fauta dè cauquiès vouzi po fèrè dâi bocliettès po peindrè lè sâocessons, et dit ao vòlet ein quiestion :

— Quand vous reviendrez pour diner, apportez-moi quelques osiers jaunes.

— Oi, noutron maitre, sè repond lo gaillà; mâ ein après, sè met à ruminà cein que cein poivè être que cliào z'osiers jaunes. « Que dâo diablo cein pào te bin être, se sè peinsavè », et lo demandà à son camerâdo, que n'ein savai pas mé què li, mâ qu'étai suti et que n'étai jamé eimprontà.

— Eh bin, se lài fà son compagnon : Dâi z'osiers dzauno !... te ne sâ pas que l'est ? Que t'ès portant bête. C'est dâi z'osés dzauno : dâi verdâirès, par-dieu !

On radotzadzo. Onna bouna fenna qu'espargnivè gaillà ein alleint ao martsî veindrè dâo jerdinadzo et dâi z'ao, portavè se n'ardzeint tsi lo recevâo po lo mettrè à la tièce, et on lài avai bailli on carnet iò marquâvont à mésoura tot cein que le lài portavè. Ora, parait que y'a cauquiès teimps l'ont gardà ti cliào carnets po ein fèrè dâi nâovo, et lo dzo que clià fenna est z'ua requeri lo sin, se n'hommo étai avoué li. Quand l'est qu'on lo lài a bailli, le l'a âovai et l'a éta tota motsetta quand l'a vu que n'ia vâ rein que 'na reintse d'écrit, tandique su lo vilhiò y'ein avai quatre foliets, et le montrè cein à se n'hommo ein lài deseint : Se bàyise m'ariont trompà, kà ne vayo rein po lè z'intérès.

— Càise-tè, foula, repond se n'hommo, compreind-tou pas que tot lài est ?

— Eh bin, et lè z'intérès iò sont-te ?

— Lè z'intérès ! eh bin, lè z'ont radotsi !

Petites connaissances pratiques.

Pour empêcher les poules de couver. — Le moyen le plus simple d'empêcher les poules de se livrer à leur penchant favori, c'est de les sortir du poulailler, de les mettre en liberté, de les purger en leur faisant avaler de force une cuillerée d'huile de ricin. Enfin on les oblige à coucher dehors pendant plusieurs jours et on leur donne une nourriture rafraîchissante composée surtout de verdure.

Au bout de trois jours à peine de ce régime, toute velléité d'incubation a disparu.

* *

Bœuf à la mode. — Pour faire un bœuf à la mode, on se procure d'abord un morceau de culotte ou de tranche grasse, on bat cette viande, on la pique de

lard et on la met mariner la veille avec sel, poivre, thym, laurier, persil, oignons, ail, deux clous de girofle, un peu d'huile d'olives.

La cuisson devant durer six heures au moins, on le mettra au feu de bonne heure avec un morceau de beurre et la marinade, on ajoute un bout de pied de veau, un verre de vin blanc ou un petit verre d'eau-de-vie, quelques carottes coupées en rondelles ; on recouvre d'une couenne de lard, on garnit le couvercle d'une feuille de papier blanc pour empêcher l'évaporation et on laisse cuire à petit feu.

MOUTON**désarmant deux gendarmes.**

Nouvelle par Jean ALESSON.

Un train roule entre Melun et Paris.

Il fait chaud, on est en septembre.

Parmi les compartiments réservés — la plupart aux amis de messieurs les employés — un est occupé par trois hommes graves, tous trois en uniforme. Deux occupent chacun une extrémité du compartiment, et sont habillés de noir et de bleu agrémenté de jaune, ce sont des gendarmes. Le troisième, au milieu, est vêtu de gris, c'est un détenu.

On transfère ce détenu de la maison centrale de Melun au Palais de Justice de Paris, où il doit comparaître en qualité de témoin.

Ce prisonnier n'a rien de l'extérieur sordide des récidivistes de profession, que les lois françaises s'amuse à entretenir aux frais de l'inépuisable sollicitude de l'Etat, non, c'est un homme du monde, ancien officier ministériel, condamné à cinq ans d'emprisonnement pour un gentil petit faux commis entre la champagne et le kummel, sous le feu magnétique des yeux d'une femme aussi exigeante que désirée.

Son langage fleuri d'élégance et de correction mondaine décèle une forte dose d'instruction et d'éducation ; il a les grâces de l'homme habitué à vivre en compagnie des femmes, et les façons civiles d'un gentleman. Aussi, donne-t-il à son veston afflictif l'apparente légèreté d'un costume d'explorateur. Il est rasé de frais comme un Talma de la décadence, et sans les menottes réglementaires qui flétrissent ses mains blanches, imprégnées d'ambre et passées à la poudre de corail, on le prendrait vraiment pour un acteur sans engagement, étudiant à tout hasard un monologue.

Les gendarmes, eux, ressemblent à tous les gendarmes, lesquels ne se distinguent entr'eux que par la longueur ou la couleur des moustaches. Toutefois, l'un des deux est brigadier.

Pour ces modestes et indispensables instruments de ce qui nous reste de l'autorité, la journée de la veille avait été tropicale et accablante.

En tournée d'inspection, Pandore et son brigadier avaient chevauché huit heures durant sous un soleil à faire dégeler la musique d'Ambroise Thomas.

De plus, au lieu du repos légitimement espéré, ils avaient trouvé, à leur retour, l'ordre d'aller, le lendemain matin, dès cinq heures, cueillir dans la maison centrale de Melun, le détenu en question, pour le conduire, ainsi que nous l'avons dit, à Paris. Ordre qui les avait préoccupés au point de leur retirer jusqu'à leur sommeil de gendarme ; le sommeil d'un seul œil, comme on le sait. Voilà pourquoi ils étaient exténués lorsqu'ils montèrent en wagon.

Les forces humaines, même la force dite publique, a ses limites. Alourdis par une nuit blanche, bercés par